

## UNE JOURNÉE CANADIENNE À BRUXELLES

---

A l'heure où ces quelques lignes parviendront aux abonnés de l'*Action française*, ceux-ci auront lu sans doute le texte même du discours de réception de M. Édouard Montpetit à l'Académie Royale de Belgique, discours qui chante encore assez bien dans ma mémoire, mais dont le résumé serait un hors-d'œuvre et l'appréciation une redite. J'ai cependant une chance de les intéresser que je veux mettre à profit: c'est de rappeler, au lendemain d'une fête si fructueuse pour notre race et notre pays, ce qu'était l'atmosphère de la salle, ce qu'elle devint surtout, et quelle révélation parut apporter à l'auditoire ce fier message qui vaut à lui seul un train-exposition. Ils comprendront mieux la générosité patriotique du jeune maître délaissant un moment ses tâches locales pour aller combattre au loin "l'ignorance créatrice" et promener le sécateur à travers une forêt de préjugés bienveillants.

Il est trois heures. Au dehors, par des caresses plus tendres, un beau soleil de mai cherche à se faire pardonner la venue tardive du printemps. Dans la grande salle du Palais des Académies, sa lumière tombe à plein du plafond vitré. Ce système d'éclairage a permis l'installation, au fond de l'estrade et sur les murs latéraux, d'immenses toiles signées des principaux maîtres flamands. N'étaient ces loges surplombantes, et une étroite galerie là-haut, on se croirait à Venise, dans une salle de conseil du Palais ducal où le Tintoretto put déployer à l'aise son génie amoureux des vastes ensembles; comme tout à l'heure, en écoutant le choc harmonieux des syllabes françaises, on se croira transporté sous la coupole de Mazarin.

Soudain tout l'auditoire est debout, silencieux: le roi Albert fait son entrée dans sa loge, accompagné du général Mercier et reçu par le directeur de l'Académie, M. Jules Feller. Ce dernier retourne sur l'estrade et prend le siège de la présidence, ayant notre compatriote à sa droite, et à sa gauche le second récipiendaire, M. Salverda de Grave, philologue renommé, professeur à l'Université d'Amsterdam. Outre les membres de l'Académie, on aperçoit de hauts personnages officiels: l'ambassadeur de France, celui des Pays-Bas, le ministre des Affaires étrangères, le commissaire de la Province de Québec. Mon voisin me signale la présence du vicomte Henri Davignon, tout rayonnant du succès mérité de son dernier ouvrage: *Les deux hommes*.

On a réservé pour la fin "le discours qui devait dominer par son fond comme par sa forme toute cette belle séance de réception." (*Le Vingtième siècle*, 16 mai). M. Montpetit sera donc la victime de cette savante organisation; pas un seul parmi les Canadiens présents, ne songe à l'en plaindre: tant de fois au Canada nous avons vu ce courageux sacrifié sortir triomphant de la même épreuve! Il y a là, face au Roi, dans la loge de madame Carton de Wiart, une jeune femme souriante qui ne paraît pas non plus très en peine au sujet de sa moitié exposée pourtant aux critiques de savants linguistes, de francs lettrés ou d'amateurs venus de toutes parts, de Malines, d'Anvers, de Gand, de Liège et de Louvain. *S'ils peuvent tenir! — Qui? — Les civils!* Les civils ont tenu. Nous avons écouté sans broncher trois solides harangues, d'un tour enjoué, pittoresque et très appuyé, comme en général tout ce qui émane de l'esprit belge ou hollandais. Il est vrai que le discours de bienvenue de M. Henry Carton de Wiart prépare les voies au récipiendaire, en transportant l'auditoire vers la terre pro-

mise, par des sentiers diligemment explorés. L'ancien premier ministre connaît et aime notre pays. Il a gardé de son passage à Montréal, le 24 septembre 1914, un souvenir ému qui vibre encore dans les paroles suivantes :

“Au “Monument National”, où nous fûmes conduits, des voix gouvernementales nous rendirent l'écho qu'avaient éveillé, en ce Dominion que nous avons cru si lointain, la loyauté de la Belgique et sa résistance à l'agression. Puis nous vîmes paraître à la tribune un homme encore jeune, au visage énergique et d'élégante stature, dont nous ignorions à ce moment jusqu'au nom. Sa voix chaude et sonore s'éleva dans cette langue française que nos oreilles, depuis quelques semaines, étaient déshabituées d'entendre. En un admirable discours, dont l'émotion exaltait à chaque phrase l'enthousiasme de l'auditoire, cet orateur, — c'était vous, Monsieur, — rappela quel avait été l'apport incessant de la Belgique au patrimoine de la civilisation universelle. Il évoqua la gloire de nos vieilles villes, il célébra nos initiatives dans le domaine de l'industrie, de l'art et de la pensée. Puis, face au présent, il salua, — de quel fervent hommage, — ce peuple tout à coup trahi, opposant son honneur à l'ultimatum du 2 août et les poitrines de ses soldats à l'agression d'une armée formidable. Cette Belgique, il l'appela “le pays du droit vengé, des libertés conquises, de la parole gardée.” “Nous ferons tout, continuait-il, pour que votre peine immense soit un peu apaisée par nous.”

M. Carton de Wiart fait un peu de géographie et vante aimablement nos hivers canadiens. Il résume ensuite à larges traits l'histoire de notre survivance, la situation des lettres canadiennes à l'époque de la conquête, le réveil qui suivit l'entrée au port de “La Capricieuse”, puis l'évolution de notre prose jusqu'à Chapais et de notre poésie jusqu'à Lozeau. Il énumère les titres du nouvel académicien, décrit sa compétence et ses activités en divers domaines très nombreux, — trop nombreux peut-être au gré d'une opinion publique qui ne conçoit le savant, le lettré et l'artiste que murés dans leur secteur, — et conclut que le choix de l'Académie s'est porté sur l'homme le plus représentatif du génie canadien.

Quelques instants encore et la preuve expérimentale en sera faite. Le nouvel élu, qui n'a rien perdu de son

calme habituel, se lève et commence d'une voix nette et vibrante la lecture de son discours. Ce Montpetit: il rajunit tout ce qu'il touche et jusqu'à ces vieilles formules de modestie par quoi peut s'exprimer sans remords l'orgueil des candidats heureux. Dès la première phrase, on le sent engagé sur la route des cœurs: à la troisième, les applaudissements fusent jusqu'au faite, commandés par le Roi. Il en sera de même à la fin de chacune de ses périodes *si majestueusement oratoires dans leur simplicité*. Je cite encore *Le Vingtième siècle*; mais les quotidiens de toute nuance vantèrent le lendemain *cette voix grave, chargée d'âme... ces admirables et profondes pensées... cet accent mâle, cette langue haute, sobre et magnifique*. Un autre dira: *cette langue pure et parfaite*. Étant de ceux qui n'en pensent pas moins, je vais me contenter à présent de discerner les aspects de la thèse qui ont paru impressionner davantage les auditeurs, à en juger soit par leurs chaudes ovations à l'orateur, soit par leur silence quand ils étaient émus jusqu'aux larmes, soit enfin par les remarques que j'ai pu recueillir à la sortie du palais.

Dans "Les gâtés de l'escadron", Georges Courteline entremêle, sur les lèvres des soldats, un argot déjà ancien, un autre plus moderne, puis l'argot militaire des dernières chambrées: le *sapin* (cercueil), *beseff* (beaucoup), *bath* (beau). Mais ce qui frappe davantage est une série abondante, quoique en somme peu variée, de formules drôlatiques où la langue est corrompue de diverses manières, surtout par voie d'abréviation. Or ces mauvaises façons de parler correspondent exactement pour la plupart au langage des Canadiens qui parlent mal. (*J'me lève pas, j'su malade — Où c'est q'nous allons l'fourrer? — J'peux pas l'mettre dans ma poche, all'est bourrée jusqu'à la gueule.*) Courteline n'est jamais venu au Canada. Il a cueilli ces perles et

combien d'autres de même orient, chez les copains en service venus de Paris et des diverses provinces. Vérité banale: il existe un mauvais français partout où l'on parle français et un anglais corrompu partout où résonne la langue de Shaekspere. Sans descendre jusqu'aux détails parfois grotesques du parler populaire, M. Montpetit, sur un plan plus élevé, défend nos mérites, concède nos lacunes, plaide en notre faveur les circonstances atténuantes et sollicite un peu de pitié pour "les barbarismes qui n'ont pas eu l'honneur d'être fabriqués en France."

Parlant de la nécessité et du péril de l'anglicisme, c'est encore par comparaison avec la méthode française qu'il a justifié avec André Thérive et Rémy de Gourmont, nos procédés de francisation en matière linguistique. Une ironie flottante et parfois plus accusée, égaie ces divers passages. Certes l'orateur peut s'accorder cet aimable luxe, après avoir mis tant d'émotion à justifier ce filial respect qui nous porte à maintenir les vieux mots comme des débris de l'âme française, à écarter comme des signes de mort certaines fantaisies que tolèrent les grands critiques parisiens. Et l'assemblée de sourire, en multipliant les signes d'approbation. Des rapprochements suggestifs se font sans doute dans les esprits. Les Belges ont aussi leurs difficultés au sujet de la langue: elles ne sont pas d'ordre exclusivement politique et national. Tributaires en partie du latin, ils s'appliquent avec un bonheur inégal à walloniser certains mots que les Français de France n'accepteront jamais. Un louvaniste instruit disait en ma présence, pour indiquer la manière forte: "Ils ont agi *validement*". J'ignore aussi pourquoi l'on s'obstine dans la même classe à dire couramment: *Je soignerai pour ça*, au lieu de: *Je m'occuperai de cette affaire*. Par ailleurs j'aime assez *postposer la réunion*, plus légitime sans doute que *postponer*, entendu parfois au Canada,

et *réroactes*, pour antécédents: les *réroactes* d'un procès.

J'imagine qu'on avait hâte, en savourant "son accent charmant" (dira *La Nation belge* du 16 mai), d'entendre les explications du conférencier sur le caractère et les origines de notre accent national. Elles furent jugées des plus satisfaisantes dans leur drôlerie calculée. Foin des discussions sur l'accent tonique! On admet communément aujourd'hui qu'il existe pour le français, quoique moins net et moins réglé que dans les autres idiomes. Il s'agit ici de l'accent dans le sens populaire, c'est-à-dire de la façon de prononcer et surtout de moduler les mêmes syllabes, les mêmes mots, les mêmes phrases, et qui diffère de pays à pays, de province à province, à tel point, raconte plaisamment M. Montpetit, que deux Anglais, ayant appris le français, l'un à Brest, l'autre à Bordeaux, ne pouvaient plus réussir à s'entendre à leur rencontre au Havre! Auquel, parmi tant d'accents qui chantent à travers les rues et sur les labours de France, faut-il rattacher le nôtre? Vient-il des deux Charentes, du Finistère, du Calvados, ou de la Sarthe? Je l'ai bien reconnu et saisi à Rouen; mais j'en crois l'orateur, quand il déclare avec son brio habituel, secouant l'hilarité commune: "*Que voulez-vous, c'est un accent total, il les a tous été!*" Il reste néanmoins que c'est un accent un peu rude pour ce qu'il présente de ramolli. Et c'est sans doute pour avoir clamé trop longtemps, dans les circonstances que l'on sait, sa volonté de vivre. Corrigeons-nous.

Boileau un jour rendait compte à Louis XIV de l'impression produite par un sermon de monsieur Le Tourneur, prédicateur dénué de tout attrait physique et assez mal tourné: "Sire, quand il se dirigea vers la chaire, tout le monde disait: *Pourquoi y monte-t-il?* Et quand il eut fini son sermon: *Pourquoi en descend-il?*" Les lecteurs voudront bien m'en croire, si j'affirme que la deuxième question fut seule posée

à l'égard de M. Montpetit. *Déjà?* murmurait la foule, après neuf quarts d'heure d'audition, sous l'emprise quasi douloureuse d'une finale grandiose, désignée aux anthologies de l'avenir, tandis que l'académicien, très pâle, regagnait la coulisse, guetté à toutes les issues par ses compatriotes et par de hautes notabilités.

M. Montpetit devait aussi rencontrer ses nouveaux collègues à un dîner offert par le comte Carton de Wiart. Sa personne est un argument qui prolonge et stabilise l'effet de ses discours. Il est à présumer, du reste, qu'il sut mettre à profit ses vastes connaissances sur le Canada, sa population et ses ressources. En additionnant ces heures si fécondes pour notre race, on comprendra que j'aie pu intituler ce rapport "une journée canadienne."

M.-A. LAMARCHE, O. P.

Louvain, 17 mai.

---

### LA SENTINELLE

*La Sentinelle*, le grand journal franco-américain dont nous avons déjà parlé, paraît depuis un mois à Woonsocket, R. I. C'est une feuille de belle allure, qui a tous les caractères de nos meilleurs journaux. Il faut compter sûrement parmi les signes les plus consolants du réveil national, ces fondations de journaux libres sur tous les points de l'Amérique française. Partout l'on s'est avisé qu'il n'y a point d'action où il n'y a point d'abord une grande voix de vérité; l'on s'est aperçu que pour mener un peuple vers la défense de sa vie et vers les œuvres constructives, il faut autre chose que les feuilles à tout mettre, nulles comme guides intellectuels, toujours à vendre comme une marchandise. Il faut des directives nettes, persévérantes; et ces directives, pour être efficaces, doivent être données par des hommes aux mains libres, sincères, ne prenant leur mot d'ordre que dans leurs consciences. *La Sentinelle* promet d'être cette voix de vérité, une excitatrice d'action nationale. C'est un journal libre, n'ayant que la cause commune à servir. *La Sentinelle* a pour directeur M. Albert Foisy, un journaliste de vrai talent que ses longs états de services dans les journaux indépendants du Canada français ont préparé à sa tâche nouvelle. Nous offrons au grand journal franco-américain de Woonsocket, nos meilleurs vœux de succès.